

FABIOLA. — Une mère chrétienne n'en fait pas davantage, M. le curé.

LE CURÉ. — Quelquefois, moins, malheureusement.

FABIOLA. — Votre remarque n'est que trop fondée. Il est des mères — j'en connais — qui s'occupent plus de l'enveloppe de leurs enfants que de l'âme qui l'anime.

LE CURÉ. — C'est un malheur presque irréparable. L'enfant qui manque de cette première formation fait rarement un bon sujet. Si, au contraire, il l'a reçue pleinement, il fera presque toujours bonne figure dans le monde. La biographie d'un grand savant que je lisais hier, en fournit une nouvelle preuve : " Oh ! mon père et ma mère, s'écriait-il un jour ! Oh ! mes chers " disparus ! qui avez si modestement vécu dans cette petite " maison, c'est à vous que je dois tout ! Tes enthousiasmes, ma " vaillante mère, tu les as fait passer en moi ! Si j'ai toujours " associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, " c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais ins- " pirés ! Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que " ton rude métier, tu m'as montré ce que peut faire la patience " dans les longs efforts. Regarder en haut, apprendre au delà, " chercher à s'élever toujours dans le bien, voilà ce que tu m'as " enseigné. "

FABIOLA. — Quel est, M. le curé, le nom de cet homme de cœur ?

LE CURÉ. — M. Pasteur, mort, il y a quelques mois.

FABIOLA. — Ce témoignage est bon à retenir.

LE CURÉ. — Lorsque l'enfant fut devenu un bel adolescent, Jochabed dut s'en séparer, comme il avait été convenu. Après lui avoir, de nouveau, rappelé ses instructions, et fait jurer une inviolable fidélité au Seigneur, elle le conduisit à la fille de Pharaon qui n'ayant point d'enfant, l'adopta pour son fils, et le nomma Moïse, parce que, disait-elle, je l'ai tiré de l'eau.

FABIOLA. — Il est bien vrai de dire, M. le curé, que la vie d'une mère n'est généralement qu'un chemin de croix, plus ou moins long.

LE CURÉ. — Le jeune Moïse fut donc élevé au palais, instruit dans toutes les sciences des Egyptiens et adulé ; mais il n'oublia jamais la science bien supérieure que lui avait inculquée sa mère. Au sein de l'opulence, la pensée de son Dieu et de son excellente mère ne le quittait pas. A mesure qu'il avançait en